

Pouvoir, Influence et ordre

Chambord, Mardi 30 juin 2015

Régis Debray

Je prolongerai la remarquable intervention de Pierre Morel par trois observations.

La première est une citation : « deux choses menacent le monde, l'ordre et le désordre ». La formule est de Paul Valéry, grand écrivain et poète français, et très bon observateur du monde contemporain. Mais peut-on distinguer l'ordre du désordre ? et avant d'observer la scène politique internationale, réfléchissons en terme historique. Qu'est-ce que l'ordre, sinon le désordre établi, baptisé ordre par ceux qui ont intérêt à son maintien, parce qu'ils sont les bénéficiaires de ce désordre.

Et peut-on appeler désordre la période de gestation, d'accouchement, d'un nouvel ordre ? baptisé désordre par ceux qui vont en pâtir, parce qu'ils vont perdre leurs intérêts, que l'ordre établi leur réservait.

Donc, s'agit-il de deux options, ou simplement de deux phases, de deux moments de toute histoire humaine, dont on verrait se répéter la succession à travers celle des Empires ?

En tout cas ce qu'on doit commencer par dire, c'est que l'idée d'ordre est conservatrice, elle est fixiste, elle n'est ni évolutive ni dialectique, elle suppose un monde au repos, un monde arrêté, un monde soustrait au devenir, c'est à dire au travail du négatif.

Au travail du négatif, qui engendre, souvent par la violence, un nouvel ordre, souvent d'ailleurs aussi injuste, ou plus injuste que l'ordre précédent.

Donc, pour qui admet que les contradictions sont le moteur de l'histoire, il est normal et il est sain qu'il y ait des crises, il n'y a que les morts qui ne sont pas en crise. Une société vivante, une société qui se porte bien, est une société en crise. Pourquoi ? parce qu'elle va engendrer du nouveau, à travers une période dite de transition, ou de désordre, période généralement appelée révolution, qui débouchera donc sur le nouvel ordre.

Là je fais un cours de matérialisme historique pour un enfant de douze ans, mais il est bon de commencer par là, puisque nous avons tout de même, sinon une science de l'histoire, une relative connaissance des mécanismes historiques, c'est à dire que nous savons que les intérêts se déguisent en valeurs, et que le désordre établi se déguise en ordre.

Le curieux est que chaque ordre se vit comme le point terminal de l'histoire. Preuve en est, c'est que pour Hegel, qui est tout de même à l'origine de cette vision marxiste de l'histoire, pour Hegel, l'état Prussien, c'était la fin de l'histoire, c'était l'incarnation de l'esprit absolu, point final. Une stato-lâtrie, c'était à la fois l'idolâtrie de l'état, et l'idolâtrie d'une stabilité. On a su bien sûr que cette stabilité n'était que provisoire. Donc, premier point, essayons de manier ces notions d'ordre avec un certain recul, une certaine ironie, ou une certaine précaution.

Alors, deuxième point, comment définir la période actuelle ? Je commencerai par dire que tout ordre est une structure à dominante. Il n'y a pas d'ordre sans un ordonnateur, qui met de l'ordre, comme on dit, ou qui rétablit l'ordre. Il en était ainsi de la Pax Romana, de la Pax Britannica, aujourd'hui de la Pax Americana, et peut-être demain de la Pax Sinica, c'est à dire de la paix chinoise. Paix chinoise qui fera régner un ordre qui sera, je dirai, sans doute un ordre nouveau, mais qui sera, comme les autres, un ordre.

Je me distinguerai sur un point de Pierre Morel, il est vrai qu'on ne veut plus de l'unipolaire, on parle même de zéro-polaire, on rêve de multi-polaire, je constate simplement que le monde n'a jamais été aussi uni-polaire qu'aujourd'hui. Jamais. On n'a jamais vu, peut-être depuis Rome, la Rome impériale d'une certaine époque, qui a duré deux ou trois siècles, on n'a jamais vu la coïncidence du pouvoir militaire, du pouvoir technique, du pouvoir moral, du pouvoir judiciaire, comme du pouvoir artistique, du pouvoir scientifique, et du pouvoir d'une langue, une langue unique, une langue universelle, la langue de communication de toutes les élites mondiales.

C'est quelque chose de nouveau, parce que cet ordre, on peut dire cet ordre occidental, il avait une caractéristique, c'est qu'il était habité par une négativité interne, qui était la négativité du mouvement ouvrier, du mouvement communiste, que l'on peut appeler le mouvement socialiste depuis un siècle ou deux, doublé je dirai d'une contestation, au plan moral ou métaphysique, de la religion chrétienne, et notamment en France la religion catholique. Et nous avons aujourd'hui à la fois un effacement du monde ouvrier communiste, dû à une évolution technique, et nous avons un effacement du cadre catholique d'organisation et de pensée, qui sont les deux catastrophes françaises, la fin du communisme et la fin de l'église catholique. (Message de fermeture du château)

Là, vous avez vu un effort de langues multiples, en général la langue est américaine. Cet effacement a rejeté le travail du négatif en lisière, dans les marges, sous les aspects, sous la forme de l'Islamisme radical. La contestation de la société de marché, globalisé, et du monde américanisé, malheureusement, n'est plus intérieure, elle est extérieure, et elle ne véhicule plus, je dirai, la négativité christiano-socialiste qui a animé les crises politiques et sociales depuis deux siècles en occident.

Le propre d'un ordre, c'est une domination qui est rendue tolérable, et même désirable. C'est ça, au fond. Il faut se souvenir que au temps de l'empire romain, il est mort non pas parce qu'il y avait des méchants qui venaient l'envahir. L'empire est mort, débordé par la multitude d'ethnies ou de populations matinales qui voulaient devenir romaines à tel point que le Sénat romain devait dire non, on ne veut pas que les Numides deviennent romains. Il y a eu l'édit de Caracalla, je ne vais pas revenir sur cela, mais aujourd'hui on constate que la domination est accomplie, quand elle n'est plus consciente, quand elle n'est plus vécue comme une domination, mais comme un accomplissement, un épanouissement commun, garanti par une alliance, cristallisé par des coalitions, entre guillemets, qui sont évidemment des paravents, incarnés par ce qu'on appelle une communauté de valeurs, etc. Autrement dit, un ordre, c'est une particularité qui s'appréhende comme universelle, qui se fait appréhender comme l'expression même de l'universel, c'est une culture qui passe pour un état de nature.

Alors, on a eu une tentative, au lendemain des guerres, il y a toujours le rêve d'un nouvel ordre, ordre international en l'occurrence, ça a été la Société Des Nations après

la guerre de 14-18, ça a été l'ONU, l'organisation des nations unies après la deuxième guerre mondiale, c'est je dirais la recherche d'une régulation du droit du plus fort, qui ne débouche pas, en fait, sur l'ordre rêvé d'une égalité entre états souverains, avec un certain nombre de lois, définies par exemple dans la charte de l'ONU. Mais quand je vous disais, une domination qui passe pour naturelle, il est admis comme naturel, que le siège des nations unies, c'est-à-dire que l'expression du droit international, ait pour localisation le centre du pays dominant le plus fort, le fait que l'ONU ait un siège à New-York, apparaît comme naturel, parfaitement. Et celui qui dit, mais c'est tout de même étrange car il n'y a rien dans la charte de l'ONU, qui indique que le siège des nations unies doit être à New-York.

Est-il là par accident ? non, il est là parce que le droit du plus fort est celui-là et qu'il est bon que toutes les délégations des pays qui sont à New-York aient le NY Times comme seule alimentation quotidienne des nouvelles. C'est comme ça, c'est considéré comme l'expression naturelle de l'ordre d'aujourd'hui, mais je ne parlerai pas de ça car nous avons ici M. Alain Dejammet, qui a fait un remarquable petit livre sur l'organisation des Nations Unies, un forum par ailleurs très utile, mais dont on ne peut pas nier qu'il soit sous domination occidentale.

Pour illustrer ce propos, qu'il n'y a pas d'ordre qui ne soit sous structure dominante, autrement dit qu'il n'y a pas d'ordre égalitaire, ça c'est une blague, il y a toujours une structure à dominante, mais elle n'apparaît pas comme telle, il y a eu aux Nations Unies un vote sur l'interdiction aérienne en Lybie, tout le monde connaît cette regrettable histoire, ceux qui ont voté cette résolution, représentent 10% de la population mondiale. Et ce 10%, on l'a appelé la communauté internationale. C'est cette capacité d'universaliser des valeurs ou des intérêts particuliers, qui définit, à mon sens, une domination réussie.

Et, à cet égard, qu'est-ce que l'influence ? C'est le déploiement des moyens qu'a un fort de se faire accepter par les faibles, non pas comme le plus fort, mais comme le protecteur, le bon allié, le chic type, c'est à dire l'énonciateur des normes. Nous en avons eu dernièrement quelque exemple, encore une fois, quand vous regardez la façon dont la projection extraterritoriale du pouvoir régalien américain n'est pas vu du tout en Europe comme quelque chose d'extraordinaire, la projection du pouvoir américain, tant administratif que sécuritaire, que judiciaire, en dehors des limites du territoire américain, est vu comme quelque chose d'un peu malencontreux, mais enfin, c'est comme ça. Les enlèvements illégaux, notamment en Italie, de supposés terroristes, leur transfert dans des prisons secrètes, en Europe même, les frappes de drones, visant l'élimination de responsables djihadistes, dans des territoires avec lesquels les États-Unis ne sont pas officiellement en conflit, c'est normal. Yémen, Somalie, Libye, Pakistan, ...

La révocation de licences bancaires aux États-Unis, pour obliger les banques étrangères à communiquer leurs informations, et appliquer des sanctions financières internationales, visant un pays déterminé, telles qu'elles sont définies par le gouvernement américain, et non par les états dont relèvent ces banques, ma foi, c'est l'ordre. C'est un ordre, confirmé par le fameux Patriot Act, en 2002, et si vous voyez la maigreur des réactions à l'espionnage, à l'interception des communications des états supposés alliés des États-Unis, vous voyez ce que c'est qu'une domination réussie. C'est à dire que vous voyez ce que c'est qu'un ordre, qui apparaît à tous comme l'ordre.

Mon troisième point, et j'en terminerai par là, je ne vais pas le développer maintenant, ce que je dis des États-Unis, on aurait pu le dire dans d'autres sphères plus réduites, géographiquement, en parlant de l'œkoumène méditerranéen au 3ème siècle après JC, en parlant du monde Russe avec sa périphérie immédiate, et sans doute en parlant du monde Chinois, mais là c'est vraiment une domination globale, un ordre global, dont la structure et son fonctionnement sont ceux de toujours, mais dont l'étendue et les capacités de projection sont évidemment d'un autre rayon d'action que celles des Empires d'hier.

Mon troisième point, donc, c'est le très spécifique de l'ordre nouveau, c'est la primauté des moyens technologiques et culturels d'influence sur les moyens de coercition physique, au fond, le diktat.

Le diktat, ou l'ultimatum, ou même la déclaration de guerre formelle, avec fermeture des ambassades, tout ce rituel des confrontations de puissances tend à disparaître. Il n'y a jamais eu autant de guerres aujourd'hui dans le monde, mais il n'y pas de déclaration de guerre. Mais c'est ceux-là qui sont aujourd'hui, c'est la singularité du moment, c'est l'intériorisation des normes du dominant par les dominés, à commencer par ses normes techniques, ses normes de production, ses normes alimentaires, etc. C'est un phénomène que Frédéric Martel connaît très bien, il a fait un remarquable livre sur ce qu'il appelle le mainstream, ou la culture de masse mondialisée, qui a joué un rôle déterminant dans les basculements de pouvoir, et notamment dans l'écroulement du pôle Soviétique il y a quelques décennies, qui n'a pas résisté en quelque sorte aux Beatles et au rock'n roll. Pouvoir en matériaux inertes, des tanks, des canons, qui n'a pas résisté aux ondes, radiophoniques, télévisuelles, qui n'a pas résisté à la formidable capacité de projection d'images et de sons venant de l'Occident, notamment projection d'idées, à travers l'acculturation des cadres du monde développé dans les universités américaines et anglo-saxonnes. Le pôle dominant occidental n'est pas seulement le tribunal du monde, pas seulement le gendarme du monde, pas seulement son juge suprême, c'est surtout son maître d'école.

Donc là, il y a quelque chose sur lequel on pourra s'étendre lorsqu'on réfléchira sur les techniques d'influence, je parlerai notamment sur celui de la langue, car la langue me semble être le vecteur d'influence le plus déterminant. Ça l'a été dans le monde Romain, ça l'a été dans le monde du XVIIIème siècle, et ça l'est encore dans le monde du XXIème siècle.

Pour me résumer, je dirai qu'au fond, aujourd'hui, ce qui me semble très particulier, c'est que le pôle qui reste dominant, malgré la montée de la Chine, malgré la montée des pays émergents, le pôle dominant, qui façonne l'ordre mondial, a cette curieuse caractéristique, il a à la fois une suprématie technique et culturelle, doublé d'une grande déficience symbolique. Un déficit symbolique, c'est à dire au fond une crise religieuse, pour aller vite. Plus accentuée en Europe qu'aux États-Unis, qui reste une théo-démocratie « One nation under God ». D'un côté, pouvoir financier, technologique, culturel, considérables, et de l'autre une vacuité des valeurs, donc de faiblesse des adhésions, de peur de la confrontation physique, au fond c'est une situation à la fois d'extrême force matérielle, et d'une certaine faiblesse spirituelle. C'est ça aujourd'hui cette contradiction. Merci.